

Quand on a essayé les singularités de la logique qui régit, à l'Opéra par exemple, les manifestations «sensationnelles» de la musique, on est forcé de convenir que Mme Trouhanova vient d'accomplir une façon de miracle. L'Opéra veut-il faire son effet dans ce que l'on appelle maintenant la «saison de Paris»? Son premier soin est d'oublier avec ostentation qu'il est national, et qu'il y a, dans cette belle France, bonne tout au plus pour le subventionner, des chefs-d'œuvre du passé dont la résurrection servirait grandement la musique; – et, peut-être aussi, des chefs-d'œuvre d'aujourd'hui qu'il lui serait glorieux d'avoir révélés. Les maîtres du lieu, soucieux d'une tout autre originalité, aiment mieux nous cuisiner une «saison» italo-monégasque; et, pour en être le maître-queux, Dieu lui-même est invité à descendre dans l'Académie nationale de musique: c'est ainsi qu'une fois de plus cet Antique plutôt célèbre va nous apparaître sous les espèces de notre cher et omniscient Raoul Gunsbourg. Je pourrais vous multiplier les exemples. Et nous pourrions nous étonner que lorsque deux chanteurs également célèbres, mais aussi lointains l'un de l'autre que possible, nous font visite à la même époque –: c'est, en l'occurrence, Mme Lilli Lehmann, qui est la perfection même du chant et du style classique, et c'est M. Caruso, qui n'a qu'une belle voix «peuple» et une exceptionnelle respiration –, l'Opéra s'empresse vers le dernier, sans même sembler supposer qu'il pourrait convier la première à nous manifester l'art simple, hautain, et tout purifié par le sacrifice, qui permet à une femme de soixante ans, – laquelle a chanté presque tous les petits rôles et tous les grands, – d'être encore la première cantatrice du monde. Vous m'objecterez, il est vrai, que M. Caruso nous amène la *Fille du Far West* [*La Fanciulla del West*], de M. Puccini, et que Mme Lilli Lehmann ne saurait décentement se produire que dans un chef-d'œuvre de Mozart, de Beethoven, de Weber ou de Wagner... Or, c'est un fait que l'Opéra n'aime point le scandale.

Ce qui précède peut vous faire plus flagrant le genre de miracle accompli par Mlle Trouhanova. Pensez donc! elle pouvait, convertie par Mme Isadora Duncan, illustrer des thèmes illustres de Bach, de Beethoven, de Weber ou de Chopin par toutes les poses plastiques que ces maîtres n'ont pas osé rêver, lesquelles ajoutent à leurs œuvres ainsi «réalisées» tous les attraits d'une «rue du Caire» suisse; elle pouvait même donner à ces délassements esthétiques le prolongement social d'un prêche gréco-protestant. Elle pouvait... C'est merveilleux ce que peut faire de toutes les musiques une danseuse encline à n'oublier que la musique de ballet... Or, tout naïvement, Mlle Trouhanova s'avise de ne danser, de ne mimer, que ce qui fut composé pour être dansé et mimé; et, dans la naïveté de son cœur bienveillant, elle s'avise de s'adresser à des musiciens bien vivants et, même, – sans doute, parce qu'elle n'est pas native de chez nous – à des musiciens français. Elle a même ce goût imprudent d'élire ceux-là parmi les plus grands.

C'est ainsi que nous avons entendu, vu, admiré, hier, dans une même soirée, *Istar*, de M. Vincent d'Indy; *La Péri*, de M. Paul Dukas; *La Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt, et *Adélaïde ou le Langage des Fleurs* de M. Maurice Ravel.

Les variations symphoniques d'*Istar* composent une œuvre déjà ancienne de M. d'Indy. Elles sont de la meilleure manière de ce maître. Nous nous étions souvent émerveillés, au concert, de la plénitude, du nombre harmonieux, de la «race» de cet orchestre où la plus noble inspiration, où les plus sobres et les plus belles idées musicales se développent avec une aisance comme royale. On ne doutait point déjà que cette œuvre se transformât, un jour, en ballet. L'affabulation en est empruntée à l'épopée d'Izdubar. Istar, fille de Sinn, montant vers le Fils de la Vie, – personnification de la Lumière, – passe successivement les sept portes qui ouvrent le Séjour des Elus. A chacune d'elles est un gardien, qui dépouille Istar d'un de ses ornements. Son dernier voile aboli, – elle se purifie dans les Eaux de la Vie, qui lui confèrent l'immortalité.

L'affabulation de *la Péri*, de M. Paul Dukas, n'a pas moins de grandeur et // 5 // n'est pas un moins noble prétexte aux expansions d'un musicien toujours soucieux de s'élever. Je ne vous révèle point qu'il est dans la destinée de l'art de M. Paul Dukas de monter toujours. Et voici une œuvre toute nouvelle qui est bien de la famille de l'admirable *Ariane et Barbe-Bleue*: une des plus sûres, des plus pures gloires de l'Opéra-Comique.

Croyez-moi: cette *Péri*, c'est le chef-d'œuvre. C'est la plénitude d'un esprit qui n'eut pas une abdication, d'une émotion de pensée, et, pourtant, humaine, que chaque jour pacifie et rassérène. C'est la simple, naturelle apothéose d'un art souverain. Ecoutez cet orchestre riche, ample et profond, où chaque instrument chante d'une vie normale, et rare pourtant; où l'invention n'a pas une singularité vaine. Là tout est ordre et clarté. Et c'est d'une merveilleuse et grave santé. On rêve d'un Rameau renouvelé dans la fréquentation des derniers quatuors de Beethoven.

Vous saurez maintenant qu'Alexandre-le-Grand (appelé ici par son nom persan: Iskender) aspire à cueillir la fleur d'immortalité. Les Mages l'ont éclairé. Il a traversé l'Iran, et le voici qui accède au seuil du séjour d'Ormuzd, dieu dont le joug est tout amour... Et c'est là, au terme de la terre, qu'il découvre la Péri endormie, dont le sommeil se fleurit de la fleur qu'il veut conquérir. Il la ravit... Mais, alors, la Péri serait bannie du regard lucide d'Ormuzd. Elle se réveille. Elle danse, elle le charme de sa beauté et des rythmes où elle s'épanouit à raison d'Iskender, qui se laisse reprendre la fleur immortelle. Triomphante, et tout instruite, par cette fleur, dans sa destinée véridique, la Péri, – la Servante des Purs –, accède à la Lumière même, et la fusion de sa forme mortelle dans le calice de clarté de la Fleur révèle à Iskender, rejeté à la nuit, que sa fin est prochaine.

Il est superflu que je vous conte la *Tragédie de Salomé*. La partition que M. Florent Schmitt a composée pour cette affabulation de M. Robert d'Humières, – laquelle se souvient de la *Salomé* de Jules Laforgue, – nous était déjà connue.

Une admirable volonté s'y est prodiguée, qui soulève l'orchestre dans une frénésie vraiment sauvage, qui l'emporte dans un mouvement prodigieux. Comme M. Richard Strauss, M. Florent Schmitt s'est obstiné à

nous faire sensible l'âme qui s'affole, se désespère, – pure à force d'inconscience et de monstruosité – dans le forfait de Salomé; comme lui, il fait à notre sensibilité la violence la plus grande: et c'est alors comme un débauche d'invention et de timbres, où l'on dirait que les barbares se ruent en vociférant. Ce n'est pas tout à fait le métier miraculeux de M. Richard Strauss; mais M. Florent Schmitt n'incline jamais aux déconcertantes vulgarités qui saturent le génie du maître allemand.

Les *Valses nobles et sentimentales* de M. Maurice Ravel sont, sans doute, d'un spirituel et joli agrément; je doute fort, pourtant, qu'elles contribuent pour une part éminente à la renommée de ce rare musicien. La séduction qu'elles développaient au piano n'était pas toujours irrésistible. Elle ne s'accroît nullement de l'adaptation orchestrale que M. Ravel a cru devoir faire de ces œuvres menues. L'ampleur qui leur est ainsi donnée, – si prestigieuse que soit la fantaisie du musicien, – pèse sur elles et les accable, tel un vêtement trop orné sur un corps délicat. Je souhaiterais d'être parmi ceux qui décourageront M. Maurice Ravel, lequel se doit à tant de belles espérances, du goût un peu nonchalant qui le porte à orchestrer toutes ses œuvres de piano.

N'allez pas conclure de tout cela qu'*Adélaïde ou le Langage des Fleurs* est un ballet dépourvu de tout charme. Vous constaterez, au contraire, avec le plus grand plaisir, que le Vieux Duc et le Poète convoitent également l'amour d'Adélaïde. Naturellement, les fleurs sont pour le Poète: leurs diverses couleurs composent le langage éloquent par lequel ce rêveur muet peint sa flamme. Des danses. Puis l'inéluctable et nécessaire malentendu: ce naïf de poète ne va-t-il pas jusqu'à croire que le Vieux Duc pourrait l'éclipser dans le cœur d'Adélaïde. Romantisme; apprêts de suicide. Mais voici qu'aux pieds du Poète, qui va goûter du pistolet que tout amant respectable doit avoir sous la main, une rose rouge s'abat: elle tombe du sein d'Adélaïde; et c'est la promesse même de l'amour.

Ce mot «art», si prodigement galvaudé, peut, seul, résumer l'attrait du spectacle où Mlle Trouhanova vient, si justement, de triompher. Les décors, les costumes, qui sont de MM. Maxime Dethomas (la part de ce grand et modeste artiste, dans la couleur et la lumière de cet exceptionnel spectacle, est la plus admirable de toutes), Georges Desvallières, René Piot et Dréza, participent, je le répète, de l'œuvre d'art.

Quelques intempérances de clarté ne diminuent nullement la valeur d'une mise en scène infiniment soignée, – simple ou fastueuse. Les auteurs, dirigeant eux-mêmes l'exécution de leurs œuvres, commandaient un orchestre excellent.

Et voici, maintenant, la part de Mlle Trouhanova: sa beauté, le spectacle d'une plastique vigoureusement harmonieuse, où tout s'assouplit en vénusté. C'est là une grande fête de formes et de rythmes. Le talent de Mlle Trouhanova, qui est plus d'une tragédienne, en vérité, que d'une ballerine, témoigne d'une studieuse volonté, d'une conscience obstinée à se réaliser dans l'art par les attitudes les plus sobres, et, pourtant, les plus propres à sculpter en elle sa propre statue. Ce talent m'a

GIL BLAS, 23 avril 1912, pp. 4-5.

été plus particulièrement irrésistible, émouvant, dans *Istar* et dans *la Péri*.

Des louanges sont bien dues au danseur Bekefi, au mime Jacquinet, à Mlle Neith Blanc, qui est belle et tragique; à trois cantatrices qui ont de jolies voix et le talent le plus aimable: Mmes Lucy Vuillemin, cantatrice émouvante; Chadeigne et Suzanne Labarthe.

Le succès fait à ce concert de danses, unique vraiment par la valeur des œuvres qui le composaient, a été triomphal. Il glorifie la musique dans de qu'elle a de plus beau, de plus élevé.

GIL BLAS, 23 avril 1912, pp. 4-5.

Journal Title:	GIL BLAS
Journal Subtitle:	
Day of Week:	mardi
Calendar Date:	23 avril 1912
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	12852
Year:	34 ^e ANNÉE
Series:	
Pagination:	4 à 5
Issue:	
Title of Article:	Les Concerts de danses de Mlle Trouhanova
Subtitle of Article:	
Signature:	Georges Pioch
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	